

Rabelais

Hervé Dumez

La vie¹. À dents éclatantes de blancheur, à pleine bouche, à s'en poulécher les doigts, les yeux, les oreilles et le nez grand ouverts, à toutes jambes, à pleines mains, à courir, gambader, à jouer à la balle, à sexe comblé, à découvrir les secrets des corps en les disséquant, ceux des plantes, l'écorce d'ormeau pour soigner les plaies et le pourpier pour la solidité de la dentition, à connaître les pierres et les minerais cachés au ventre des abîmes, à redécouvrir les animaux, les poissons des rivières et les oiseaux des nues, à s'émerveiller de tous les livres, en syriaque, en hébreu, en latin, en arabe, en grec, en italien ou même en français pour les poèmes légers et délicieux du cher Marot. S'emplir la panse de porcelets grillés à la peau craquante, du vin le meilleur, celui de Chinon, rouge comme les joues de celui qui a couru un après-midi d'hiver, chenin à la blondeur de cheveux aimés, claret rose comme des joues veloutées, s'emplir la tête du plaisir de savoir, révéler le Dieu de qui viennent tous ces dons, détester les cagots, les ennuyeux, les croque-lardon, les limes sourdes², les retors, les tristes, les mêle-tout, les papelards, les imbéciles pontifiants, tous à rassembler pour les faire embarquer et dériver dans une nef de fous. Aimer au contraire les femmes à l'intelligence pétillante, pleine de légèreté et toute exempte de dureté cornue, jamais fâcheuses. Et que quand parfois tombe le gel figeant les paroles en un silence glacé, bien vite le soleil les réchauffe et leur redonne vie et musique. Rêver d'un lieu où ne vivraient que des hommes épris de savoir et férus d'amitié, sans aucunes prétentions, gais, pleins d'attention et de respect, et des femmes partageant leur goût de lire et d'échanger, fleurs de beauté à l'esprit vif et rieur, vêtues d'écarlate et de drap fin, ornées de diamants et pierres précieuses, touchant le virginal pour accompagner leurs chants à ravir. Ce serait comme une abbaye protégée de hauts murs tenant à distance la grisaille des idiots importuns, au cloître ombragé et frais s'ouvrant sur un jardin ensoleillé et rafraîchi d'une fontaine au murmure enjoué où couples et petits groupes peuvent s'asseoir et deviser.

La maison s'appelait la Devinière parce que située sur le passage des oies sauvages dans leurs migrations, nommées dans la région cravants, dans le vol duquel, comme les anciens Romains, les paysans lisaient l'avenir. Mais aussi peut-être en raison du paysage qu'elle dominait au flanc de son coteau aux courbes douces, de vignes, de blé, de prés et de bois.

1. Je remercie Magali Ayache pour ses critiques pétillantes sur ce texte. L'auteur doit être tenu pour seul responsable de sa rabelaisienne lecture.

2. Les hypocrites.



3. Leur fête.

Il en conservait cet appétit de géant qui est celui de nos jeunes années, comme un grand gosier toujours ouvert, cette soif de voir, d'entendre, de découvrir, du bonheur toujours renouvelé des idées et des sens, de rire, d'explorer le monde si neuf et si ancien, si étendu même lorsque restreint au cadre du vallon où il avait couru, que les mots ne suffisent pas, qu'il faut les aller chercher en latin, en grec, dans les patois des régions et des métiers, les multiplier, les entasser, en jouer pour leur faire dire de multiples choses qui jamais ne les épuisent, et même en inventer de nouveaux. La vie ■

Références

Huchon Mireille (2011) *Rabelais*, Paris, Biographies-NRF-Gallimard.

Nguyen-Schoendorff Odile (2011) *Je suis François Rabelais*, Lyon, Jacques André éditeur.